



ÉLOGE

DE M. GODIN.

LOUIS GODIN, Colonel d'Infanterie au service de Sa Majesté Catholique, Directeur de l'Académie des Gardes-Marine d'Espagne, des Académies Royales des Sciences de France, d'Angleterre, de Prusse & de Suède, naquit à Paris le 28 Février 1704, de François Godin, Avocat en Parlement, & d'Élisabeth Charron.

Il fit ses études au Collège de Beauvais, & les fit avec le succès le plus brillant; une imagination vive & fleurie, jointe à une extrême justesse d'esprit & à une heureuse mémoire, rendoient presque inutile à son égard cette multitude de règles qui fatiguent souvent plus l'esprit des Commencans qu'elles ne l'éclairent. La subtile Métaphysique de la Grammaire se trouvoit naturellement à sa portée; bien-tôt il eut franchi cette première carrière & se trouva en état de lire les meilleurs Auteurs latins & d'y reconnoître la justesse des pensées, ornée de celle de l'expression & de la noblesse des images, ou, pour le dire en moins de mots, de pénétrer jusqu'aux sources du beau & aux principes de la véritable éloquence: il osoit même quelquefois se livrer à la Poésie, & j'ai vu de lui quelques pièces qu'un bon Poète auroit pu avouer sans honte. Le feu de l'imagination, ordinairement si indomptable, sembloit s'être en sa faveur réconcilié avec la justesse du raisonnement.

Il étoit naturel que des commencemens si favorables fissent naître à son Père le desir d'engager son fils à suivre la même profession que lui, dans laquelle ces mêmes talens pouvoient le conduire à la réputation la plus brillante; mais quelque raisonnable que parût ce projet, il éprouva bien-tôt des obstacles insurmontables.

Le cours des humanités de M. Godin étant fini, la Philosophie lui ouvrit une nouvelle carrière, en lui présentant

une idée de toutes les Sciences humaines, d'autant plus nette & plus précise qu'il se trouva Disciple du célèbre M. Benet, auquel nous ne pourrions sans injustice refuser la part qu'il eut, par ses soins, aux succès de son Élève; bien-tôt l'Astronomie eut attiré les regards & fixé le choix du jeune Philosophe; & malgré les remontrances de son père, il sacrifia toutes ses autres occupations à cette étude favorite, à laquelle il se livra entièrement & sans réserve.

Il n'en est pas de l'étude de l'Astronomie comme de celle des Mathématiques simples; celles-ci, qui ne s'exercent que sur des objets abstraits & métaphysiques, n'ont besoin que de justesse d'esprit & de réflexion: mais lorsqu'il est question d'appliquer ces raisonnemens mathématiques à la recherche des loix que suivent les Corps célestes dans leurs mouvemens, on voit bien-tôt le travail se multiplier. L'Astronome doit non-seulement être initié dans les mystères de la haute Géométrie, qui est comme la clef de toute l'Astronomie-physique, mais il faut encore qu'il emprunte de l'Optique l'art de rapporter les Astres à leur véritable place; de discerner leur vrai mouvement à travers toutes les apparences trompeuses dont la Nature semble l'avoir enveloppé, & celui de distinguer les objets que l'éloignement faisoit échapper à notre vue: il doit pouvoir mesurer avec précision des quantités presque imperceptibles, qui servent de base à la mesure de distances immenses, & se garantir d'une infinité d'illusions optiques auxquelles on est indispensablement exposé. La Physique doit lui procurer les moyens de déterminer les altérations que l'action mutuelle des Planètes les unes sur les autres peut causer dans leurs mouvemens; elle doit lui faire connoître les changemens que le froid & le chaud, le sec & l'humide peuvent causer aux meilleurs Instrumens, & aux milieux par où passent les rayons: la Mécanique doit lui fournir les moyens de construire ces Instrumens avec solidité, de les diviser avec exactitude & de les manier avec facilité. Il doit, par une lecture réfléchie des Ouvrages que les Astronomes ont publiés, s'être mis en état non-seulement d'y puiser des observations souvent essentielles, mais encore

d'évaluer le degré de confiance qu'une sage critique peut leur accorder : il faut qu'il se dévoue à l'ennuyeuse occupation de réduire & de calculer sans cesse des nombres ; qu'il soit prêt nuit & jour, & en toute saison, à sacrifier aux Observations son repos même le plus nécessaire, & à se transporter, s'il le faut & malgré tous les risques & toutes les fatigues, dans les régions du monde les plus reculées. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut prétendre au titre & à la réputation d'Astronome.

Rien n'est peut-être plus avantageux à un jeune homme qui ose s'engager dans cette pénible carrière, que de trouver un guide capable de lui épargner, par ses conseils, une infinité de tentatives inutiles & qui partage, pour ainsi dire, avec lui l'expérience qu'une longue suite d'années lui a fait acquérir. M. Godin fut assez heureux pour trouver ce guide si desirable en la personne de M. de l'Isle ; ce célèbre Astronome, aux soins duquel l'Académie doit la plus grande partie de ceux qu'elle possède aujourd'hui, reconnut bien-tôt ses talens & n'oublia rien pour les mettre en œuvre : ses soins furent suivis d'un tel succès, qu'en moins de trois années M. Godin fut en état de se faire connoître dans le monde savant, & même de se faire désirer à l'Académie des Sciences : il y obtint le 29 Août 1725 la place d'Adjoint, vacante par la vétérance de M. Bomie.

La fameuse Aurore boréale du 19 Octobre 1726, vint dès l'année suivante exercer la sagacité du nouvel Académicien : il en lut l'Observation à l'assemblée publique du 13 Novembre suivant, & il y joignit une espèce d'Histoire abrégée de l'apparition de ces phénomènes & un essai d'explication physique. En lisant cet Ouvrage, on est étonné des recherches qu'il contient & du nombre prodigieux de Livres totalement étrangers à son principal objet, qu'il falloit que M. Godin eût lus avant cette observation ; car le peu de temps qui s'étoit écoulé depuis le 19 Octobre jusqu'au 13 Novembre ne lui auroit certainement pas permis des recherches aussi étendues que celles qu'il avoit faites : exemple bien propre à faire voir qu'il n'est point de connoissance absolument étrangère aux

autres, & qu'on ne risque jamais rien d'en acquérir de toute espèce & en toute occasion. Nous ne dissimulerons pas que l'explication physique qu'il donna de ce phénomène ne mérite pas, à beaucoup près, les mêmes éloges que la partie historique & qu'elle s'éloigne extrêmement de la cause très-vraisemblable que M. de Mairan publia quelques années après, mais M. Godin suivoit en ce point les idées adoptées alors par tous les Physiciens, & d'ailleurs il étoit important de publier promptement une explication capable de rassurer les esprits d'une infinité de personnes que ce phénomène avoit étrangement alarmées. La Philosophie même doit, en de certaines occasions, se prêter aux foiblesses du Peuple.

Le talent de rendre nettement des idées abstraites en Mathématique & en Physique, duquel M. Godin venoit de faire preuve dans l'ouvrage dont nous venons de parler, engagea bien-tôt l'Académie à le charger d'une occupation bien plus importante. Cette Compagnie, établie dès 1666, n'avoit pris la forme qu'elle a présentement que par le Règlement de 1699, & ce n'est qu'à cette époque que commence la publication régulière & annuelle de ses Mémoires; jusque-là chaque Académicien avoit publié ses Ouvrages à part ou dans les Journaux; peu du moins avoient paru avec l'attache & sous le nom de l'Académie, & feu M. du Hamel, alors Secrétaire, s'étoit contenté d'en faire une courte mention dans l'Histoire latine de l'Académie qu'il avoit publiée.

Il étoit néanmoins extrêmement à désirer que ces Membres épars fussent réunis en un seul Corps & qu'une Histoire plus détaillée mit le Public au fait des travaux qui avoient occupé l'Académie pendant près de trente-trois ans; on en avoit même si bien senti la nécessité, que l'Académie avoit engagé feu M. de Fontenelle à rédiger les quatorze premières années de cette Histoire, mais le grand âge auquel ce célèbre Académicien étoit dès-lors parvenu, ne permettoit plus d'espérer qu'il pût achever les dix-neuf années qui restoit à faire pour atteindre jusqu'à 1699. Dès que M. Godin fut entré à l'Académie, on espéra de trouver une ressource dans ses talens, & on osa, malgré

malgré sa jeunesse, le charger non-seulement de rédiger les dix-neuf années d'Histoire qui manquoient, mais encore de rassembler les Ouvrages & les Observations des différens Académiciens & de les faire imprimer en un seul corps : la vaste lecture qu'il avoit faite de tout ce qui pouvoit avoir le moindre rapport aux Mathématiques ou à la Physique le mettoit à portée de remplir mieux que personne les vues de l'Académie. Il fut en effet retrouver une infinité de pièces dont on avoit à peine connoissance : il parvint à se procurer pour celles mêmes qui avoient déjà paru, des additions & des corrections importantes ; il acheva ce qui manquoit de l'Histoire, & nous pouvons assurer que des onze Volumes in-4.^o qui composent cette collection, il n'en est presque aucun qui ne lui doive quelque pièce intéressante ou quelque nouveau degré de perfection. Il fit plus, l'ordre qu'il avoit été obligé d'employer pour l'arrangement de toutes les pièces de ce Recueil, lui fit naître la pensée de former une Table alphabétique des matières qui y sont contenues, & il étendit le même travail à tous les Volumes de l'Académie jusqu'en 1730. Ce sont les quatre premiers volumes de ces Tables, si utiles & si commodes, qui ont depuis été continuées par M. Demours, & au moyen desquelles on peut voir en un instant & d'un coup d'œil, non-seulement où l'on doit chercher un Ouvrage particulier, mais encore tous ceux qui peuvent concerner la même matière ou la même Science & tous ceux qui sont sortis de la plume du même Académicien.

Ce travail, qui occupa M. Godin pendant plusieurs années ; suffisoit sans doute pour occuper un homme tout entier ; il n'avoit cependant pas abandonné le ciel ni l'Astronomie, & les Mémoires qu'il donna pendant toute la durée de cette édition, en fournissent la preuve la plus complète.

Il lut à l'Académie, en 1730 ; une nouvelle solution du Problème astronomique, dans lequel on cherche le lieu de l'orbite d'une planète où son mouvement en ascension droite, ou rapporté à l'Équateur, est égal à son mouvement en longitude ou sur l'écliptique, & non-seulement il résolut le

problème d'une manière beaucoup plus simple qu'on n'avoit fait jusqu'alors, mais il en tira encore une méthode de déterminer la position des Nœuds; problème bien plus important que le précédent, auquel cependant personne avant lui n'avoit pensé. C'est un don précieux, même en Mathématique, que de savoir connoître ses avantages & de ne pas laisser échapper ce que l'on tenoit, pour ainsi dire, entre ses mains.

L'année suivante, il donna un Ouvrage astronomique d'un genre tout différent; il y détaille toutes les précautions nécessaires pour construire, vérifier & placer dans le plan du Méridien un quart-de-cercle mural. Ceux qui ne sont pas au fait de semblables opérations n'imagineroient certainement pas combien il faut employer de peine, de travail & d'attention pour pouvoir se répondre à soi-même de l'exactitude d'une observation faite au méridien; un homme même qui auroit une connoissance assez étendue de l'Astronomie, en pourroit être encore légitimement étonné.

Il donna dans la même année une méthode de déterminer, par l'observation des phases d'une éclipse partielle de Lune, plusieurs élémens importans de la théorie de cette planète: il est sur-tout singulier de voir avec quelle adresse il se sert, au moyen d'un instrument très-facile à construire, du mouvement connu du Soleil pour déterminer la position des verticaux par lesquels la Lune a passé pendant la durée de l'opération. C'est enrichir véritablement l'Astronomie que de lui procurer des moyens faciles de multiplier ses Observations.

Nous voici insensiblement arrivés à l'endroit le plus intéressant de la vie de M. Godin: nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit dans les Éloges de M.^{rs} Cassini, Bouguer & de Maupertuis, de la dispute qui s'éleva sur la détermination de la figure de la Terre. Cette question intéressoit trop les Astronomes de l'Académie pour que M. Godin y pût être indifférent: il avoit donné dès l'année 1733 un moyen de décrire & de mesurer sur le terrain une parallèle à l'Équateur, & il y avoit joint des réflexions sur la proportion de ces cercles dans les différentes figures qu'on pouvoit supposer au Globe

terrestre. Il résulroit de ces réflexions, que la nature de la courbe que suit chaque méridien étant inconnue, il étoit très-difficile de la déterminer par la mesure de quelques degrés, à moins qu'on ne choisît ceux qui pourroient donner les plus grandes différences; & que l'un de ces termes devant être certainement le degré le plus voisin de l'Équateur, il étoit d'autant plus utile d'en entreprendre la mesure, que les circonstances locales permettroient peut-être de déterminer immédiatement celui de l'Équateur.

Nous demeurions alors ensemble, tous deux unis des liens de l'amitié, tous deux Académiciens, tous deux occupés des mêmes objets, il étoit assez naturel que nous nous fissions part réciproquement de nos idées: un de nos amis*, logé dans le même endroit, se plaisoit à prendre part à nos entretiens. M. Godin nous ayant communiqué ses réflexions sur la mesure de la Terre, elles nous parurent si solides que nous n'hésitâmes pas un moment à les approuver, & nous lui offrîmes l'un & l'autre de concourir à l'exécution de ce projet. En très-peu de conférences nous eumes arrêté le lieu que nous crûmes le plus avantageux pour cette opération & la manière dont elle se pouvoit exécuter, & le projet fut dressé, présenté & adopté par l'Académie & par le Ministre. J'ai cru devoir à la vérité & à la mémoire de M. Godin cette espèce de témoignage que nul autre que moi ne pouvoit lui rendre, restant seul aujourd'hui des trois qui avoient formé le projet & le dessein de ce voyage.

L'objet dont il étoit question intéressoit presque également toutes les Nations: M. Godin crut devoir, avant son départ, en conférer avec les Astronomes de la Société Royale de Londres, & s'embarqua pour l'Angleterre. Il eut lieu de se savoir bon gré de ce voyage; il en revint décoré du titre de

* M. le Chevalier de Pimodan, frère de M. le Comte d'Eschenay, grand Bailli & Lieutenant général pour le Roi, des ville & pays de Toul, oncle de M. le Marquis de Pimodan, aujourd'hui Cornette de

la seconde Compagnie des Mousquetaires du Roi, & de M. de Pimodan, Chevalier de Malte, Officier au Régiment des Gardes-françoises.

Membre de la Société Royale, muni de plusieurs excellens instrumens qui lui furent dans la suite d'une très-grande utilité, & éclairé des conseils du célèbre M. Halley, qui ayant passé la meilleure partie de sa vie à des voyages astronomiques, étoit plus à portée que personne de lui en donner d'excellens.

M. Godin ne resta à Paris après son retour d'Angleterre, qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour disposer & pour faire partir les choses nécessaires à son voyage : on juge bien que la plus grande partie de ce bagage consistoit en Instrumens, & que pensant comme il faisoit, il avoit pourvu avec plus de soin au succès des observations qu'à la commodité de l'observateur.

Il partit, le 16 Mai 1735, de la rade de la Rochelle; & après une heureuse traversée, arriva le 11 Juin au fort Louis de Saint-Domingue, & de-là au petit Goave, où les Académiciens débarquèrent : c'étoit-là qu'ils devoient commencer à entrer sur les Terres de la domination espagnole, la moitié de cette île appartenant à l'Espagne & l'autre moitié à la France. Diverses circonstances les y retinrent environ trois mois : il profita de ce retardement pour y faire des observations de la longueur du pendule à secondes, desquelles il rendit compte dans un Mémoire qu'il a envoyé à l'Académie & qu'elle a publié dans son Volume de 1735. Il se livroit d'autant plus volontiers à cet examen, qu'il étoit sûr d'avoir à Paris des observations correspondantes faites avec la plus grande exactitude. M. de Mairan étoit chargé, & les avoit faites avec ces attentions savantes & délicates qui caractérisent tous ses Ouvrages. Il résulta de la comparaison des unes & des autres, que le pendule se trouvoit plus court à Saint-Domingue qu'à Paris d'une ligne & environ un huitième. Ceux qui voudront prendre la peine de lire le Mémoire de M. de Mairan & celui de M. Godin sur ce sujet, verront à quel prix on achette la précision en pareille matière.

M. Godin étant enfin arrivé à Quito, la situation où il se trouvoit lui fit imaginer une méthode d'observer immédiatement la parallaxe du Soleil, & cette méthode est si simple, qu'on seroit étonné qu'elle ne se fût pas présentée jusqu'alors.

si on ne savoit par expérience que les idées les plus simples sont ordinairement celles qui s'offrent les dernières : elle consiste à observer en même temps, en des lieux très-différens en latitude, la différence de déclinaison entre le bord du Soleil & une même étoile. Il est certain que si la corde du Globe terrestre, qui joint les deux Observateurs, a un rapport sensible avec la distance de la Terre au Soleil, on aura, par la différence des distances apparentes de l'étoile au Soleil, la parallaxe de cet astre avec d'autant plus de précision, qu'en saisissant bien les circonstances favorables on peut éviter toutes les causes d'erreur auxquelles les observations sont ordinairement sujettes.

Depuis ce Mémoire, imprimé dans le Volume de 1738, on ne trouve plus rien de M. Godin dans nos fastes académiques; ce n'étoit pas cependant qu'il fût demeuré oisif en Amérique, ni même qu'il n'eût envoyé plusieurs pièces en Europe. J'ai eu moi-même long-temps entre les mains un excellent Mémoire de lui sur l'obliquité de l'écliptique, qu'il me redemanda à son dernier voyage en France, parce que cet Écrit devoit, avec plusieurs autres qu'il avoit envoyés, entrer dans une Relation générale de son voyage, à laquelle il travailloit & qu'il comptoit publier incessamment. C'étoit la raison du silence apparent qu'il avoit gardé, & nous ne savons presque de ce qu'il a fait pendant le cours de l'opération principale, que ce que nous en ont appris les Relations de M.^{rs} Bouguer & de la Condamine.

Lorsqu'on avoit résolu en 1734, le voyage à l'Équateur, on ne croyoit pas qu'il pût durer plus de trois années: différentes circonstances, qu'il auroit été impossibles de prévoir, en prolongèrent extrêmement la durée. M. Godin étoit demeuré en Amérique pour donner un dernier arrangement aux affaires de la Compagnie: le Vice-Roi de Lima fit valoir une condition apposée aux passeports du Roi d'Espagne, par laquelle les Académiciens françois étoient expressément obligés à rendre à la Nation espagnole tous les services qui dépendroient d'eux; il exigea que M. Godin remplît au moins pendant quelque temps la Chaire de Mathématique de Lima qui se trouvoit

vacante, persuadé que les lumières qu'il y répandroit se perpétueroient & éclaireroient encore l'Amérique long-temps après son départ. Ce Seigneur même eut bien-tôt après lieu de se savoir bon gré de l'espèce de violence qu'il avoit faite à M. Godin. Un affreux tremblement de terre détruisit la plus grande partie de Lima, & toute la petite ville du Callao qui lui sert de port. Les talens de M. Godin devinrent une ressource dans ce désastre : il donna pour la reconstruction de la ville des idées fondées sur la bonne Physique, qui rendoient en pareil cas les maisons moins susceptibles d'accidens fâcheux : il présida à l'exécution & fit reconstruire en entier les fortifications qui assuroient le port du Callao : l'Astronome devint successivement Ingénieur & Architecte, & , grâce à l'étendue de ses connoissances, il remplit toutes ces fonctions comme s'il en avoit été occupé toute sa vie.

M. Godin étoit avant son départ pour l'Amérique Pensionnaire de l'Académie, & il connoissoit la sévérité des Règlemens, qui excluent irrévocablement de ce titre tous ceux qui ont des fonctions ou une résidence hors de Paris. La Chaire de Mathématique de Lima étoit certainement de ce nombre, mais il n'ignoroit pas aussi qu'il y a des circonstances privilégiées & au-dessus de toutes les loix ; d'ailleurs il n'étoit pas trop en son pouvoir de refuser les offres du Vice-Roi, moins encore de prendre sur ce point les ordres de la Cour de France : il accepta donc le parti qui lui étoit offert, prenant seulement la précaution d'en écrire en France, pour rendre compte au Ministre des raisons qui l'y avoient engagé.

Le vaisseau qui portoit sa lettre fut pris par l'ennemi : on apprit ici l'engagement qu'il avoit pris sans en apprendre les motifs, & on jugea qu'il avoit quitté le service de sa patrie dans le temps même qu'il ne soupiroit qu'après son retour. Telles furent les malheureuses circonstances qui firent que, sans qu'il y eût aucune faute de sa part, l'Académie reçut ordre de nommer à sa place de Pensionnaire.

Il comptoit cependant si peu avoir renoncé à sa patrie, qu'aussi-tôt que le temps pendant lequel il s'étoit engagé à

remplir la Chaire de Mathématique de Lima fut expiré, il se mit en chemin pour repasser en Europe : il s'embarqua à Fernambouc sur un vaisseau Portugais, & arriva heureusement à Lisbonne; sa réputation l'y avoit précédé, & le Ministère portugais fit toutes les tentatives possibles pour l'y fixer, mais elles furent toutes inutiles. Son amour pour sa patrie, qui l'avoit rappelé d'Amérique, ne lui permit pas d'écouter de pareilles propositions : il se mit en route & arriva à Paris au mois de Novembre 1751; il y resta environ un an, & n'ayant pu pendant ce temps trouver jour à rentrer dans l'Académie, il repartit pour aller, avec la permission du Roi, remplir à Cadix la place de Directeur de l'Académie des Gardes-Marine d'Espagne. Le Marquis de la Ensenada, ce Ministre éclairé, né pour la gloire de son Maître & pour le bien de la Nation, avoit bien-tôt connu de quelle utilité les talens de M. Godin pouvoient être, & s'étoit hâté de s'en saisir pendant que l'incertitude du temps où il pourroit rentrer à l'Académie le laissoit en quelque sorte vacant.

M. Godin partit de Paris vers la fin de l'année & emmena avec lui toute sa famille. Nous disons toute sa famille, car il étoit marié; il avoit épousé en 1728, Demoiselle Rosé-Angélique le Moyne, & il en avoit eu, avant son départ pour l'Amérique, un fils & une fille, qui trouvèrent heureusement dans l'esprit & les talens de cette dame toutes les ressources nécessaires pour leur faire oublier en quelque sorte la longue absence de leur père & pour leur procurer la meilleure éducation. Il fut reçu à Madrid, de la manière la plus flatteuse; il trouva à deux lieues de cette Capitale D. Antonio de Ulloa, l'un des deux Officiers espagnols qu'il avoit eus pour Adjoints au Pérou, qui venoit exprès au-devant de lui, pour lui remettre de la part du Ministre un brevet de Colonel d'Infanterie pour lui & un d'Ingénieur & de Lieutenant pour son fils.

Une réception si honorable étoit bien capable de satisfaire M. Godin; mais sa joie fut bien-tôt & bien cruellement troublée: à peine étoit-il arrivé à Madrid, que ce fils, pour lequel il entrevoyoit déjà une perspective si agréable, y fut attaqué de la petite vérole dont il mourut.

Après avoir donné quelque temps à sa douleur & aux arrangemens qu'il avoit à prendre, M. Godin se rendit à Cadiz & y commença l'exercice de l'importante fonction dont il étoit chargé. Il étoit apparemment destiné à observer de près les effets des tremblemens de terre; il étoit, comme nous l'avons dit, à Lima lorsque cette ville fut renversée en grande partie en 1746 par un de ces accidens, & il se trouva à Cadiz lorsque celle-ci fut ébranlée par celui qui détruisit Lisbonne; & dans ces deux occasions il eut la plus grande part aux mesures qu'on prit pour diminuer en pareil cas le danger & pour réparer le dégât causé par ces terribles phénomènes. On eût dit que la Providence le conduisoit comme par la main par-tout où ses talens pouvoient être utiles.

Il fit en 1756, un voyage à Paris & eut enfin le plaisir de se voir rendre la justice qu'il demandoit depuis si long-temps: sur le rapport que M. le Comte d'Argenson, alors Ministre, fit au Roi de tout ce qui s'étoit passé, il fut rétabli au rang de Pensionnaire-vétérane de l'Académie, & nous eumes le plaisir de l'y voir reprendre séance, &, pour tout dire aussi, le même zèle & le même attachement qui n'étoient en effet jamais sortis de son cœur. Il fut un de ceux que l'Académie nomma en 1756, pour mesurer une nouvelle base qui pût lever tous les doutes que causoit l'ambiguïté des termes de celle de M. l'abbé Picard.

Il avoit profité de son séjour à Paris pour l'établissement de sa fille qu'il avoit ramenée d'Espagne avec lui; il la maria avec M. Lefèvre de Dampierre, Avocat au Parlement, après quoi il retourna en Espagne pour y reprendre ses fonctions ordinaires & pour mettre la dernière main à la Relation de son voyage à l'Équateur.

Il ne comptoit cependant pas s'y fixer pour toujours, & dans son dernier voyage il m'avoit dit plus d'une fois qu'il espéroit être assez heureux pour venir finir ses jours dans le sein de sa famille & de sa patrie; mais il n'a pas eu cette consolation, sa santé commença à se déranger presque aussitôt qu'il fut arrivé à Cadiz. Il travailloit cependant dans les intervalles

Intervalles de ses maux ; il composoit un Cours de Mathématique à l'usage de ses Élèves, duquel il avoit soumis la première partie au jugement de l'Académie : il comptoit lui envoyer successivement toutes les autres, mais il n'en a pas eu le temps, un malheur accablant mit fin à ses travaux & à sa vie. Sa fille, devenue, par la mort de son aîné, le seul objet de sa tendresse, mourut au bout de trois années de mariage, ne laissant qu'un fils encore au berceau. Ce funeste accident détruisit ce qui lui restoit de force, & il ne fit plus que languir jusqu'au 11 Septembre 1760, qu'une attaque d'apoplexie l'emporta, âgé de cinquante-six ans & quelques mois.

Sa taille étoit au-dessus de la médiocre & sa physionomie spirituelle ; sa conversation étoit enjouée & il savoit assaisonner les matières les plus sérieuses de plaisanteries qui lui réussissoient assez bien : on lui a reproché quelquefois d'avoir porté la vivacité jusqu'à l'emportement, mais ce n'étoit jamais chez lui qu'un mouvement passager, & je sai, par expérience, que rien n'étoit plus facile que de le défarmer : une réponse douce & modérée, souvent une saillie plaisante triomphoient presque sûrement de sa plus grande colère, & le fond de son commerce n'en étoit ni moins sûr ni moins agréable. Du reste parfaitement honnête homme, très-attaché à sa religion, à sa famille, à ses amis, & sur-tout à l'Académie, pour laquelle il étoit toujours prêt à tout sacrifier. Il n'a jamais rien négligé de ce qu'il a cru pouvoir le rendre utile, & nous ne croyons pas qu'on puisse lui reprocher de n'y avoir pas réussi.

Il possédoit le talent précieux d'observer avec la plus grande exactitude, & il a pu aller de pair sur cet article avec les plus grands Astronomes ; mais ce qui le distinguoit particulièrement, étoit la profonde connoissance qu'il avoit de tout ce qui pouvoit concerner l'Astronomie : non-seulement il avoit lû presque tout ce qui a été écrit sur cette matière, mais si dans un Ouvrage de toute autre espèce il y avoit quelque chose qui pût y avoir rapport, on pouvoit être sûr qu'il ne lui avoit pas échappé. On peut juger combien cette espèce d'érudition lui avoit coûté de lectures pénibles & ennuyeuses.

Personne aussi ne savoit mieux mettre son temps à profit : indépendamment du travail de Cabinet, de ses observations continuelles & de l'assiduité la plus exacte à nos assemblées, il a toujours passé, jusqu'à son départ pour l'Amérique, une matinée par semaine en conférence avec M. de Mairan. L'estime & l'amitié de ce célèbre Académicien fait une partie trop considérable de son éloge pour que je puisse laisser ignorer qu'il les lui avoit accordées, & le Public devinera aisément comment & à quoi ces conférences si régulières étoient employées.

Il paroît, par plusieurs de ses Lettres, que M. de l'Isle a bien voulu me communiquer, qu'il avoit entrepris de publier une Bibliothèque astronomique, c'est-à-dire un Catalogue des Livres écrits sur cette matière, avec une notice abrégée de chaque Ouvrage. Je fais même, par ce que je lui en ai entendu dire avant son départ pour l'Amérique, qu'il y pensoit depuis longtemps. Personne n'étoit en effet plus en état que lui de rendre ce service aux Astronomes : il pensoit aussi à publier une Histoire céleste ou un Recueil d'observations plus ample & plus correct que ceux que nous avons. Ces projets n'étoient pas chimériques & son âge lui permettoit encore d'espérer de voir les Astronomes jouir de ses travaux, mais il a été prévenu par la mort, & nous ignorons encore s'il se fera trouvé dans ses papiers quelque partie de ces ouvrages en état d'être donnée au Public.

